## Malagasy commun (malgache commun) : mythe ou réalité

*Comme son titre l'indique, cet article se demande si l'idée de créer une langue malgache commune (Malagasy iombonana) à toutes les régions de l'Ile, correspond bien à une réalité, ou si au contraire elle ne relèverait pas d'une utopie.*
*L'idée avait germé, lorsque, en prônant la malgachisation, politiciens et grammairiens s'étaient trouvés face à un parler, celui des Hautes Terres – devenu le malgache classique – dans lequel ne se reconnaîtraient pas pourtant les habitants des régions Côtières.*

## Common Malagasy : myth or reality

*As indicated in its title, this article raises the issue of whether creating a Malagasy language ("Malagasy iombonana") that is common to all regions of the island fits reality, or whether on the contrary it would not be utopia.*
*The idea had sprung at the time politicians and grammarians advocated Malagasisation and were faced with one dialect, that of the Highlands – which had become classical Malagasy – with which the inhabitants of the coastal areas are not likely to identify with.*

## Malagasy iombonana : anoanon-kevitra sa zava-misy

*Mametra-panontaniana ity lahatsoratra ity momba ny hoe hananganana ny Malagasy Iombonana amin'ny Nosy manontolo. Mifanaraka amin'ny zava-misy ve izany sa dia eritreritra fotsiny kosa.*

*Ny fifanatrehan'ny mpanao pôlitika sy ny mpahay teny manoloana fiteny merina nivoatra ho malagasy ôfisialy no nampitsiry izany hevitra izany no tsy hain'ny mponina anindran-tany mantsy hono ny merina.*

# Malagasy lombonana (malgache commun) : mythe ou réalité ?

*Adolphe Rahamefy*

L'écriture a fait son apparition à Madagascar avant l'arrivée des missionnaires chrétiens, puisque certains lettrés du Sud est, les *Katibo*, ont utilisé les caractères arabes, aux valeurs parfois modifiées, pour noter des textes dialectaux Antemoro. Cette utilisation, des caractères arabes, pour noter une autre langue que l'arabe n'est pas un fait exceptionnel sur le pourtour de l'Océan Indien. Les Swahili, de la côte orientale d'Afrique, firent de même, ainsi que les Persans et les Malais.

Les Comoriens ont diffusé des chroniques en arabe. Saïd Houssen n'a pas hésité, au XIXè siècle, à écrire une histoire et des coutumes en comorien de Ngazidja, transcrits en caractères arabes.

Lorsque le roi Andrianampoinimerina, qui réalisa l'unité des terres de l'Imerina, eut étendu sa domination sur le pourtour, il s'attacha les services de devins Antemoro, dont Andriamahazomoro, l'ancêtre du Pasteur Rabary, était le plus célèbre.

Radama 1er, qui succéda à son père Andrianampoinimerina, régna de 1810 à 1828, il marqua très vite sa préférence pour l'usage de caracteres latins, afin de noter la langue parlée dans ce qui est, aujourd'hui, la province de Tananarive.

Simultanément, sans doute sous l'influence de son conseiller préféré, James Hastie, les missionnaires de la London Misionary Society (L. M. S) qui étaient venus à Madagascar, avec l'accord du roi Radama 1er, travaillèrent d'arrache-pied à traduire la Bible en malgache classique, avec l'aide de quelques érudits malgaches. En même temps, certains de leurs collègues faisaient œuvre de technicien pour les innovations dont Madagascar avait tant besoin. Cette technicité permit, aux imprimeurs de la Mission, de coucher sur papier les évangiles traduits par leurs collègues.

Peu après la mort de Radama 1er, leur travail était très avancé, et le Nouveau Testament déjà bien connu, lorsque la xénophobie de Ranavalona 1ère commença à s'exacerber (1836).

Ce développement du christianisme, fondé sur les textes bibliques, ne fut pas la seule conséquence de l'introduction de l'écriture latine à Madagascar, et de la fixation de l'usage d'une phonémique tout à fait remarquable.

Au lieu du XIXè siècle, si les élites de Tananarive et d'Ambohimanga écrivaient déjà des textes historiques et littéraires, le mouvement ne cesse pas de s'amplifier et nul ne s'étonna que la langue

écrite d'une région, où se développa la capitale de l'Ile, ait contribué à forger une langue dite parfois classique ou officielle.

Les Français et les Anglais, vivant à Madagascar, dans la deuxième moitié du XIXè siècle, n'utilisèrent plus que cette langue classique, forgée initialement par les missionnaires ; les archives furent écrites uniquement dans cette langue classique

Sous le protectorat, de 1885, les Français, eux-mêmes, contribuèrent à l'épanouissement de cette langue, désormais bien installée et enseignée à l'Ecole des interprètes de Tananarive, à partir de 1887. Parmi les lettrés étrangers de cette institution, on connaît notamment Hugues Berthier et Gustave Julien.

Le malgache classique était tellement bien installé, qu'il suffisait à la plupart des besoins intellectuels et culturels. Et, lorsque les Français s'emparèrent de Tananarive, les interlocuteurs francophones étaient rares, à l'exception de Marc Rabibisoa, élève de la mission catholique.

Sous la colonisation, le malgache officiel continua son expansion, même dans les régions où il n'avait jamais pénétré. Le journal *Vaovao* contribua beaucoup, à l'épanouissement du malgache classique. Il permettait tout l'essor du mouvement littéraire, dans les années 1930, tel le développement du « *Mitady ny very* » ou encore celui des *Hain-teny*.

Avant l'indépendance, le bilinguisme, français-malgache classique, était assez productif et le manuel de René Carie, « Jules et travaux de l'île heureuse » (*Eto Madagasikara nosindrazantsika*), en témoigne.

Après l'indépendance, ce bilinguisme continua jusqu'en 1973 et ne fut mis en cause que, par une volonté politique, de créer une nouvelle langue dénommée le malgache commun ou « *malagasy iombonana* » ; Dès lors une question se pose quelle langue adopter ?

Poussés par un nationalisme exacerbé, les partisans de la révolution culturelle sous le régime ratsirakiste, vont prôner l'adoption du malgache comme langue de communication et d'enseignement, une attitude qui ne sera qu'une aspiration passagère. Elle sera d'ailleurs appliquée d'une manière inégale aux dépens des démunis. Les nantis envoyèrent leur progéniture continuer leurs études soit dans les établissements privés, où l'enseignement se faisait en français, soit ils les envoyèrent tout simplement en Europe, lorsqu'ils le pouvaient.

Ajoutons que beaucoup d'étudiants, maîtrisant avec difficulté la langue de Molière, pensaient pouvoir entreprendre, aisément, l'étude du malgache. Leur étonnement fut grand quand ils s'aperçurent qu'une bonne partie des enseignements nécessitait une connaissance poussée du français.

Est-ce à dire que les langues régionales *(fitenim-paritra)* furent délaissées dans cet épanouissement du malgache ?

Elles restèrent le domaine des anthropologues et des linguistes et l'on est frappé que mis à part les textes sur les coutumes et les rituels, bien de ces langues régionales restèrent quasiment inconnues.

La domination de la langue d'Ambohimanga a procédé non pas d'une volonté d'anéantissement des parlers régionaux, mais elle correspond à l'épanouissement d'une langue et d'une culture riche des œuvres d'écrivains, et des poètes, ainsi que de ceux des journalistes.

Le racisme linguistique est un critère totalement injuste pour décrire cette situation assumée par la langue d'Ambohimanga. Entre des langues régionales restées orales pour la plupart et une langue écrite prospérant dans une capitale économique et administrative, le résultat ne pouvait être que défavorable, opposition, pour l'oralité semblable à une bataille d'œufs contre des pierres *(atody miady amam-bato)*.

Certes, les élites côtières capables d'écrire en langue régionale existaient, mais ils préférèrent l'usage du français plutôt que celui de la langue classique. Jacques Rabemananjara, que j'ai entendu réciter des *Jiry en* langue betsimisaraka, a écrit toutes ses œuvres en français.

Cette situation où l'évolution de la société se porte vers l'usage d'une langue auréolée d'un prestige culturel et politique considérables, n'est pas d'ailleurs particulière à Madagascar : les Français eux-mêmes ont délaissé graduellement le provençal, l'occitan, le poitevin et le picard au profit de la langue pratiquée par les élites de l'Ile de France.

On a cru naïvement qu'on pouvait amalgamer la langue classique avec les parlers côtiers *(fitenim-paritra)*, pour en faire une langue nouvelle que tout le monde parlerait.

Certes, il existe des adaptations mésolectales, faites par certains habitants du Sud quand ils veulent parler la langue classique. Par exemple les verbes à infixe « om » sont combinés à des préfixes « mi », un processus qui n'est pas une nouveauté car on le retrouve dans des mots comme « mohehy » rire, sans infixation et des dérivés dans le Sud, de « lano » nager parmi lesquels « milano ». C'est dire que le peuple peut créer une certaine synthèse linguistique, sans l'assistance programmée de linguistes de l'Université.

Malsherbe préférait la langue des crocheteurs à celle des clercs. Et certains universitaires auraient pu s'inspirer de la justesse de cette observation.

Le politique, à partir de 1975, a beaucoup poussé à la création d'une langue artificielle qui favoriserait le contact, l'échange, et par voie de conséquence l'intelligibilité et l'intercompréhention entre les différentes communautés.

L'idée en elle-même est bonne, au moins en théorie, mais elle procédait de la volonté de résoudre les tensions raciales, souvent imaginaires, entre les gens des Hautes terres et ceux des régions côtières.

Certes, il existe une racisme latent entre les gens originaires de la côte et ceux des Hautes terres : la langue d'Ambohimanga a toujours été perçue comme une langue de colonisation par les gens des régions côtières, et les parlers régionaux ont été ignorés de ceux des hautes terres qui les considéraient comme signe de retard intellectuel.

D'ailleurs, cette illusion de symbiose langagière n'a jamais été essayée dans d'autres pays où elle aurait été taxée de « mariage de carpe et de lapin ».

Partout, une langue a été préférée pour conforter l'unité nationale. En Allemagne, où la Bible traduite par Martin Luther a joué un rôle essentiel. En Afrique orientale, où le swahili de Zanzibar est considéré comme désirable à l'exclusion de ce qui est parlé à Dodoma et à Lamu. Dans le Pacifique, le tahitien supplante peu à peu les langues régionales de Polynésie, malgré la volonté de créer un « reo Maohi »' intercommunautaire.

Sur cette construction de *malagasy iombonana* en projet s'est greffée une querelle de grammairiens, parfaitement intolérants sur la langue classique, à tel point que les élèves et leurs maîtres y perdirent la raison et qu'ils ne savaient à quel saint se vouer.

Il eût mieux valu, dans cette mise en œuvre d'un malgache éclectique, mettre à profit utilement les richesses culturelles contenues dans les parlers régionaux, ce qui aurait pu fournir de prononciation optionnelle. En français, selon les régions, on utilise le « o » ouvert ou le « o » fermé (chose), ou le « e » ouvert ou le « e » fermé (lait). Pourquoi dès lors considérer celui qui fera usage du « n » vélaire et non du « n » dental comme un locuteur grossier, praticien du « *miroky* ».

Aujourd'hui, une situation plus pacifique s'est instaurée avec un Président de la République consensuel, d'origine merina, orienté dans la perspective du développement économique plutôt que celle des polémiques d'un déficit sur le mal fait, beaucoup d'étudiants souffrent d'un déficit sur le plan linguistique : ne maîtrisant ni le français et encore moins le malgache classique, alors que le bilinguisme est indispensable pour une réussite dans bien de domaines.

Nous irons plus loin, à ce bilinguisme, tenant compte des acquis positifs du passé, il faut ajouter une convivialité entre la langue classique et les parlers régionaux. L'Inalco l'a bien compris, puisque le poste, occupé par le professeur, s'appelle désormais « Les malgaches », ce qui signifie la volonté de faire confluer les richesses de la langue d'Ambohimanga et celles des régions périphériques.

Faut-il pour autant oublier le mot « malagasy iombonana » ? Non, car le terme selon Pierre Vérin, est utile pour désigner le proto-malgache d'il y **a** 1500 ans, avant sa fragmentation.